Lecture linéaire : « Portrait de mademoiselle de Chartres »

(Intro et mouvement à rédiger)

Le portrait brossé par madame de La Fayette présente Mlle de Chartres comme parée de toutes les grâces physiques et morales. Elle incarne à la perfection l’héroïne de roman idéalisée, l’« honnête femme » comme idéal du XVIIème siècle.

Le début de la première phrase fait penser à ceux des contes avec « Il parut à la cour » qui fait écho au célèbre « Il était une fois ». Un effet de retard est créé sur l’identité du protagoniste qui entre en scène avec la périphrase élogieuse « une beauté ». L’adverbe « alors » nous invite à une étape supplémentaire dans l’intrigue avec l’apparition dans ces premières pages du livre du personnage éponyme. La relative renchérit sur sa beauté puisqu’elle a le pouvoir d’être une évidence pour tous ; le narrateur omniscient précise « une beauté parfaite » en mettant l’accent sur le caractère exceptionnel d’être admirée dans « un lieu où l’on était si accoutumé à voir de belles personnes », périphrase qui définit la cour d’Henri III, comme celle d’un raffinement extrême. Vient alors des précisions sur son identité mais toujours pas sur son nom, toujours retardée, avec la présentation de sa haute lignée « de la même maison que le vidame de Chartres » et le superlatif à peine relatif « une des plus grandes héritières de France ». Ses parents sont alors présentés, mort du père et responsabilité de la mère « sous la conduite de » dont on donne enfin le titre, c’est ainsi que l’on obtient le sien. Cette expression n’est pas anodine car c’est bien la conduite qui lui sera inspirée de sa mère qui influera sur son destin, c’est-à-dire l’intrigue du roman. Les superlatifs sont de rigueur pour sa mère, « bien, vertu et mérite » forment un trio de qualités « extraordinaires » au sens fort, c’est-à-dire au-delà de la norme. Le narrateur omniscient raconte le passé et l’éducation de la princesse, en expliquant l’effet de surprise par le choix de Mme de Chartres de s’éloigner de la cour pour se consacrer à l’éducation de sa fille. Cela doit paraître étonnant au lecteur du XVIIème siècle, pour qui l’éducation des filles de la haute société est confiée aux couvents, avant leur mariage. Le narrateur souligne le caractère exceptionnel de cette éducation en opposant la culture et la beauté à la vertu avec un « mais » lourd de ses dans une cour qui pousse le raffinement à son apogée mais multiplie les intrigues amoureuses et les liaisons dangereuses. Les réflexions du narrateur pourraient être celles de Mme de Chartres à la focalisation interne en 3eme personne sur l’hypocrisie des mères qui taisent les « galanteries », terme utilisé pour désigner ces mêmes séductions amoureuses, hors mariage et leur manque de discernement. Le verbe « s’imaginent » utilise un ton ironique pour critiquer ce manque de franchise pour affronter les sujets délicats. Il entre alors dans le mode d’éducation de la Princesse, avec la façon d’enseigner de Mme de Chartres la vraie vie et ses dangers à sa fille : « faire souvent des peintures de l’amour », en opposant « ce qu’il y a d’agréable » et « de dangereux ». La phrase enchaîne les points virgule pour décrire ce modèle d’éducation jusqu’à la fin du paragraphe sur 12 lignes, soit la moitié du texte. On voit la réticence envers les hommes de la mère, avec un enchaînement de trois termes péjoratifs : « manque de sincérité », « tromperies », « infidélités ». Le raisonnement fonctionne par opposition avec « d’un autre côté » ou « mais », puisqu’il s’agit de prouver qu’une vie vertueuse rend heureux en revenant sur l’idéal du XVIIème siècle « quelle tranquillité suivait la vie d’une honnête femme ». Elle pousse la difficulté jusqu’à exiger de se méfier de soi « une extrême défiance de soi-même ». la phrase se conclut avec la solution ultime : le mari : « s’attacher à ce qui peut seul faire le bonheur d’une femme, qui est d’aimer son mari et d’en être aimée ».

L’intrigue reprend au paragraphe suivant en revenant sur son statut social « un des grands partis qu’il y eût en France », et évidemment sur la question du mariage qui est le thème majeur du roman. Son extrême jeunesse renvoie à ses seize ans. L’explication de son apparition à la cour est donnée : sa mère cherche le parti idéal pour la gloire de sa fille. L’intrigue est alors lancée. L’opposition entre passion et vertu est déjà posée et il ne fait nul doute que c’est à ce type de dilemme que la Princesse ne manquera pas d’être exposée.